

Monsieur

J'ay employé la journée d'hier à lire les dialogues de mundo que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer, mais ie n'y ay remarqué aucun lieu ou ie puisse apercevoir que l'auteur eust envie de me contredire, car pour celuy ou il dit qu'on ne sauroit faire de lunettes d'approche plus parfaites que celles qu'on a desia, il y parle si avantageusement de moy que ie serois de mauvaise humeur si ie le prenois en mauvaise part. Il est vray qu'en plusieurs autres endroits il a des opinions fort différentes des miennes, mais il ne témoigne pas qu'il pense à moy, non plus qu'en quelques autres ou il en a aussi qui s'accordent avec ce que j'ay escrit, et ie laisse fort volontiers à un chacun la liberté que ie desire pour moy, qui est qu'on puisse écrire ingenuement ce qu'on croit estre le plus vray, sans se soucier s'il est conforme ou différent des sentimens d'un autre. Je trouve plusieurs choses fort bonnes en son troisieme dialogue, mais pour le second ou il a voulu imiter Galilee ie juge que tout ce qu'il contient est trop subtil pour estre vray, car la nature ne se sert que de moyens qui sont fort simples. Je voudrois qu'il se fist quantité d'ouvrages de cete sorte, car ie croy qu'ils pourroient preparer les esprits à recevoir d'autres opinions que celles de l'eschole, et ie ne croy pas qu'ils nuisissent aux miennes.

Au reste Monsieur, ie vous suis doublement obligé de ce que, ny vostre affliction, ny la multitude



des occupations qui, comme ie voy, l'accompagnent, ne
vous ont point empesché de penser a moy, et
prendre la peine de m'envoyer ce livre, car ie scay
que vous avez beaucoup d'affection pour vos proches, et
que leur perte ne peut manquer de vous estre extre-
mement sensible. Je scay bien aussy que vous avez
l'esprit tres fort, et que vous n'ignorez aucun des
remedes qui peuvent servir pour adoucir vostre
douleur, mais ie ne scaurois neanmoins m'abstenir
de vous en dire un que i'ay trouué tres puissant, non
seulement pour me faire supporter patiemment la mors
de ceux que i'aymois, mais aussy pour m'empescher de
croindre la mienne, nonobstant que ie sois du nombre de
ceux qui ayment le plus la vie. Il consiste en la confi-
deration de la nature de nos ayes, que ie pense connoistre
si clairement deuoit durer plus que les corps, et estre nees pour
des plaisirs et des felicités beaucoup plus grandes que
celles dont nous iouissons en ce monde, que ie ne puis con-
cevoir autre chose de ceux qui meurent, sinon qu'ils passent
a une vie plus douce et plus tranquile que la nostre, et
que nous les irons trouver quelque iour, mesme avec souue-
nance du passé, car ie reconnois en nous une memoire
intellectuelle qui est assurément independante du corps.
Et quoy que la religion nous enseigne beaucoup de choses
sur ce sujet, i'auoy neanmoins en moy une infirmité qui est
ce me semble commune a la plus part des hommes, a scauoir
que quoy que nous venissions croire et mesme que nous pensons
croire fort fermement tout ce que la religion nous apprend,
nous n'auons pas toutefois costume de n'estre si touchés que
de ce qui nous est persuadé par des raisons naturelles fort
euidentes. Je suis

Monsieur

D'Enschede le 10 Oct. 1642

Vostre tres humble
et tresobeissant seruiteur
D. S. E. A. N. 1

1642

88

1642

Constantijn Huygens
 te Rotterdam
 den 10^{ten} dach van Junij 1672
 Aan de Heer van
 de Heere van
 de Heere van



Van Wyn Hoer
Van Wyn Hoer
Van Wyn Hoer van Zuylichdom
Ridder Raed oude
Secretaris van den Hoedoyt
Inden Haaghe

